



bernhard
Schlink

Mensonges
d'été

Gallimard

© 2015 Gallimard, Paris. Tous droits réservés.
Date de publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LE LISEUR

BROUILLARD SUR MANNHEIM

UN HIVER À MANNHEIM

AMOURS EN FUITE

LE NŒUD GORDIEN

LA FIN DE SELB

LE RETOUR

VÉRIFICATIONS FAITES

LE WEEK-END

BERNHARD SCHLINK

MENSONGES D'ÉTÉ

Histoires

*Traduit de l'allemand
par Bernard Lortholary*

nrf

GALLIMARD

Titre original :

SOMMERLÜGEN

© *Diogenes Verlag AG, Zürich, 2010.*

© *Éditions Gallimard, 2012, pour la traduction française.*

Arrière-saison

Ils durent se dire au revoir devant le contrôle des bagages. Mais, dans le petit aéroport, guichets et contrôles étaient tous groupés dans le même local, et il put la suivre des yeux tandis qu'elle posait son bagage sur le tapis roulant, franchissait le portique, montrait sa carte d'embarquement et était emmenée vers l'avion, stationné sur le tarmac tout près de la porte vitrée.

Elle ne cessait de le regarder et de lui faire signe. Sur les marches montant à l'avion, elle se retourna une dernière fois, avec un grand sourire plein de larmes, et posa la main sur son cœur. Lorsqu'elle eut disparu dans l'appareil, il fit des signes en direction des hublots, sans savoir si elle le voyait. Puis on lança les moteurs, les hélices tournèrent, l'avion se mit en position, accéléra et décolla.

Son vol à lui ne partait que dans une heure. Il alla se chercher un café et un journal et s'assit sur un banc. Depuis qu'ils s'étaient rencontrés, il n'avait plus lu de journal ni n'avait été assis seul devant un café. Au bout d'un quart d'heure il n'avait pas lu une ligne ni bu une

seule gorgée, et il pensa : je ne sais plus être seul. Cette idée lui plut.

2

Il était arrivé treize jours auparavant. La saison était finie, et avec elle le beau temps. Il pleuvait, et il avait passé l'après-midi avec un livre dans la véranda couverte de son bed & breakfast. Le lendemain, lorsqu'il prit son parti du mauvais temps et s'en alla se promener sous la pluie le long de la plage jusqu'au phare, il rencontra d'abord la femme à l'aller, puis au retour. Ils se sourirent, avec curiosité la première fois, et déjà un peu de familiarité la seconde. Ils étaient les seuls marcheurs à la ronde, partageant la même malchance et aussi le même plaisir : ils auraient préféré un beau ciel bleu, mais ils goûtaient cette pluie douce.

Le soir, elle était assise seule sur la grande terrasse — déjà recouverte et fermée de plastique pour l'automne — du bon restaurant de poisson. Elle avait devant elle un verre plein et lisait un livre — signe qu'elle n'avait pas encore mangé et n'attendait pas son mari ou son compagnon ? Il hésita à la porte jusqu'à ce qu'elle levât les yeux et lui sourît aimablement. Alors il prit son courage à deux mains, s'avança et demanda s'il pouvait s'asseoir à sa table.

« Je vous en prie », dit-elle en posant son livre.

Il s'assit et, comme elle avait déjà commandé, elle put le conseiller et il choisit le cabillaud, comme elle. Ensuite ils ne surent ni l'un ni l'autre comment engager la conversation. Le livre n'y aidait pas ; il était posé de telle sorte

qu'on ne pouvait pas lire le titre. Finalement, il dit : « Ça a son charme, les vacances en fin de saison au Cap.

— À cause du beau temps ? » dit-elle en riant.

Est-ce qu'elle se moquait de lui ? Il la regarda, le visage n'était pas joli, yeux trop petits et menton trop fort, mais l'expression n'était pas moqueuse, plutôt joyeuse et peut-être un peu hésitante. « Parce qu'on a la plage pour soi. Parce qu'on trouve une table dans les restaurants où l'on n'en trouverait pas en pleine saison. Parce qu'on se sent moins seul que quand il y a beaucoup de monde.

— Vous venez toujours après la fin de la saison ?

— C'est la première fois que je viens. En fait, je devrais être au travail. Mais mon doigt n'a pas encore récupéré, et il peut faire ses exercices de rééducation aussi bien ici qu'à New York. » Il bougea le petit doigt de sa main gauche, le plia et le tendit.

Elle regarda le petit doigt d'un air surpris. « Exercices pour faire quoi ?

— Pour jouer de la flûte. Je suis musicien dans un orchestre. Et vous ?

— J'ai appris le piano, mais je ne joue plus guère. » Elle rougit. « N'allez pas croire... Je suis souvent venue ici avec mes parents quand j'étais enfant, et j'en ai souvent la nostalgie. Et en arrière-saison, le Cap a le charme dont vous parliez. Tout est plus vide, plus tranquille — j'aime ça. »

Il ne dit pas qu'il ne pouvait pas se payer des vacances en pleine saison, et il supposa qu'elle non plus. Elle portait des tennis, un jean et un sweat-shirt, et au dossier de sa chaise était accroché un ciré décoloré. Lorsqu'ils étudièrent ensemble la carte des vins, elle proposa de

prendre une bouteille de sauvignon blanc peu chère. Elle parla de Los Angeles, de son travail dans une association qui faisait faire du théâtre à des enfants du ghetto, de la vie sans hiver, de la violence du Pacifique, de la circulation. Il raconta qu'il s'était fracturé le doigt en trébuchant sur un câble mal placé, qu'à neuf ans il s'était cassé le bras en sautant par une fenêtre, et qu'à treize ans il s'était fait une fracture de la jambe au ski. Ils furent d'abord seuls sur la terrasse, ensuite d'autres clients arrivèrent, puis à la seconde bouteille de vin ils furent de nouveau seuls. Quand ils regardaient par la fenêtre, la mer et la plage étaient dans l'obscurité complète. La pluie crépitait sur le toit.

« Vous avez des projets pour demain ?

— Je sais qu'on vous sert le petit déjeuner, au bed & breakfast. Mais que diriez-vous de venir le prendre chez moi ? »

Il l'accompagna jusque chez elle. Sa petite maison était sur la route qui menait, un mile plus loin, à son bed & breakfast. Devant la porte, l'éclairage s'alluma tout seul, et ils se virent soudain en pleine lumière. Dans une brève accolade, elle lui donna un petit baiser. Avant qu'elle ne referme la porte, il dit : « Je m'appelle Richard. Et vous?... »

— Je m'appelle Susan. »

3

Richard s'éveilla tôt, croisa les bras derrière la tête et écouta la pluie dans les feuilles des arbres et sur le gravier de l'allée. Il prit plaisir à ce bruissement régulier,

apaisant, même si cela ne promettait rien de bon pour la journée. Est-ce que Susan et lui, après le petit déjeuner, iraient marcher sur la plage ? Ou dans la forêt autour du lac ? Ou iraient faire du vélo ? Il n'avait pas loué de voiture, et il soupçonna qu'elle non plus. L'éventail des choses à entreprendre ensemble était donc restreint.

Il plia et étendit son petit doigt, afin d'avoir moins d'exercices à faire plus tard. Il avait un peu peur. Si Susan et lui, après le petit déjeuner, passaient effectivement la journée ensemble, si en plus ils mangeaient, voire faisaient la cuisine ensemble — qu'allait-il se passer ensuite ? Faudrait-il qu'il couche avec elle ? Qu'il lui montre qu'elle était une femme désirable, et lui un homme plein de désir ? Parce que sinon il la vexerait et serait ridicule ? Il y avait des années qu'il n'avait pas couché avec une femme. Il ne se sentait pas particulièrement plein de désir et, la veille, il ne l'avait pas non plus trouvée particulièrement désirable. Elle avait beaucoup de choses à raconter et à demander, elle écoutait attentivement, elle était vive et drôle. Sa façon d'attendre toujours un petit instant avant de dire une chose, et de cligner des yeux quand elle se concentrait, avait du charme. Elle éveillait son intérêt. Son désir ?

Au salon, son déjeuner l'attendait et, ne voulant pas décevoir le vieux couple, qui avait pressé des oranges, préparé des œufs brouillés et fait sauter des crêpes, il s'assit et mangea. La femme ressortait à tout instant de la cuisine pour lui demander s'il voulait encore du café, ou davantage de beurre, ou une autre confiture, ou des fruits, ou un yaourt. Il finit par comprendre qu'elle avait envie de lui parler. Il lui demanda depuis quand elle

vivait là, alors elle posa la cafetière et resta debout près de la table. Voilà quarante ans, son mari avait fait un petit héritage et ils avaient acheté cette maison sur le Cap, où lui avait l'intention d'écrire et elle de peindre. Mais ni la peinture ni l'écriture n'avait rien donné et, une fois les enfants grands et l'héritage mangé, ils avaient fait de la maison un bed & breakfast. « Tout ce que vous voulez savoir sur le Cap, où c'est le plus beau et où l'on mange le mieux, vous n'avez qu'à me demander. Et si vous sortez aujourd'hui : la plage est toujours une plage, même par temps de pluie, et la forêt est juste mouillée. »

Dans la forêt, le brouillard s'accrochait aux arbres. Il enveloppait aussi les maisons à l'écart de la route. La petite maison où habitait Susan était une maison de gardien, d'où partait une allée pour voitures montant vers une grande demeure mystérieuse noyée dans le brouillard. Il ne trouva pas de sonnette et frappa. « J'arrive ! » cria-t-elle, apparemment de loin. Il l'entendit grimper un escalier, claquer une porte et arpenter un couloir. Puis elle fut debout devant lui, essoufflée, une bouteille de champagne à la main. « J'étais à la cave. »

Ce champagne lui fit de nouveau peur. Il se vit assis avec Susan, verres en main, devant un feu de cheminée, sur un canapé. Elle s'approchait. C'était le moment.

« Qu'est-ce que tu as à faire cette tête ? Entre ! »

Dans la grande pièce à côté de la cuisine, il vit effectivement une cheminée, avec du bois à côté et, devant, un canapé. Susan avait mis le couvert à la cuisine, et de nouveau il but du jus d'orange et mangea des œufs brouillés, puis il y eut de la salade de fruits avec des noix. « C'était délicieux, mais maintenant il faut que je sorte

courir, ou faire du vélo ou nager. » Comme elle regardait la pluie d'un air dubitatif, il lui raconta son double déjeuner.

« Tu n'as pas voulu décevoir John et Linda? Tu es un amour! » Elle le regarda, avec gentillesse et admiration. « Oui, pourquoi ne pas aller nager! Tu n'as pas de maillot? Tu veux... » Elle eut un doute, puis elle fut d'accord et fourra des serviettes dans un grand sac, où elle mit aussi un parasol, le champagne et deux verres. « On peut passer par la propriété, c'est plus joli et c'est plus court. »

4

Ils passèrent près de la grande maison, une demeure à hautes colonnes et volets fermés, mystérieuse même de près. Ils gravirent les larges marches, se trouvèrent sur la terrasse entre les colonnes, contournèrent le bâtiment et trouvèrent l'escalier menant à la véranda vitrée devant le niveau suivant. De là la vue, troublée par le brouillard, allait par-dessus les dunes et la plage jusqu'à la mer.

« Elle est complètement calme », chuchota-t-elle.

Le voyait-elle, de si loin? L'entendait-elle? Il ne pleuvait plus, et dans le profond silence il n'osait parler qu'en chuchotant, lui aussi. « Où sont les mouettes?

— Elles sont sorties en mer. Quand la pluie cesse, les vers sortent de terre et les poissons montent à la surface.

— Je ne peux pas le croire. »

Elle rit. « On ne voulait pas nager? » Elle partit en courant, si rapide et si sûre du chemin qu'avec le gros

sac il se laissa distancer. Dans les dunes, il la perdit de vue et, lorsqu'il arriva sur la plage, elle ôtait sa dernière chaussette et elle fila vers la mer. Lorsqu'il fut au bord de l'eau, elle nageait déjà au loin.

La mer était effectivement plate, et froide seulement jusqu'à ce qu'il se mît à nager. Alors elle caressa son corps nu. Il nagea loin et fit la planche. Plus loin encore, Susan crawlait. Lorsque la pluie reprit, il aima les gouttes sur son visage.

La pluie devint plus dense et il ne vit plus Susan. Il appela. Il nagea dans la direction où il pensait l'avoir vue la dernière fois, et appela de nouveau. Lorsqu'il ne vit presque plus le rivage, il fit demi-tour. Il n'était pas bon nageur, il faisait de son mieux mais n'avancait que lentement, et cette lenteur transforma sa peur en panique. Combien de temps Susan tiendrait-elle? Avait-il son portable dans la poche de son pantalon? Aurait-il du réseau, sur la plage? Où était la maison la plus proche? Il ne put soutenir plus longtemps son effort, il nagea avec encore plus de lenteur et de panique.

Puis il vit une silhouette pâle sortir de l'eau et s'immobiliser sur la plage. La colère lui donna des forces. Comment avait-elle pu lui faire une telle peur! Lorsqu'elle lui fit signe, il ne répondit pas.

Lorsqu'il fut en face d'elle, furieux, elle lui sourit. « Qu'est-ce qui se passe? »

— Ce qui se passe! J'ai eu une peur folle, quand je ne t'ai plus vue. Pourquoi n'es-tu pas passée près de moi, en revenant?

— Je ne t'ai pas vu.

— Tu ne m'as pas vu? »

Elle rougit. « Je suis assez myope. »

Soudain, il trouva sa colère ridicule. Ils étaient debout face à face, nus et mouillés, la pluie leur ruisselait sur le visage, ils avaient tous les deux la chair de poule et se réchauffaient la poitrine avec leurs bras. Elle avait ce regard interrogateur et fragile, dont il savait à présent qu'il n'exprimait pas le doute mais la myopie. Il vit les veines bleues qui transparaissaient sous sa peau fine et blanche, vit les poils de son pubis, roux alors que ses cheveux étaient blonds, vit son ventre plat et ses hanches étroites, ses jambes et ses bras musclés. Il eut honte de son corps et rentra le ventre. « Je suis désolé d'avoir été brutal.

— Mais je comprends. Tu as eu peur. » Elle lui sourit de nouveau.

Il fut gêné. Puis il se ressaisit, montra de la tête l'endroit dans les dunes où étaient leurs affaires, cria « allons-y ! » et partit en courant. Elle courait plus vite que lui et l'aurait dépassé sans peine. Mais elle resta à sa hauteur, et lui se souvint de son enfance, du plaisir de courir ensemble vers un même but avec ses sœurs ou ses amis. Il vit ses petits seins, qu'elle avait protégés de ses bras sur la plage, et son petit derrière.

5

Leurs vêtements étaient mouillés. Mais les serviettes, dans le sac, étaient restées sèches, et Susan et Richard s'en enveloppèrent, s'assirent sous le parasol et burent du champagne.

Elle s'appuya contre lui. « Parle-moi de toi. Raconte, depuis le début, ta mère, ton père, tes frères et sœurs, jusqu'à aujourd'hui. Tu es originaire d'Amérique ?

— De Berlin. Mes parents étaient professeurs de musique, lui de piano, elle de violon et d'alto. Nous étions quatre enfants, j'ai été admis au conservatoire, alors que mes trois sœurs étaient bien meilleures que moi. C'est ce que voulait mon père, il ne supportait pas l'idée que j'échoue comme il avait échoué. C'est donc pour lui que je suis entré au conservatoire, pour lui que je suis devenu deuxième flûtiste au New York Philharmonic Orchestra, et pour lui que je deviendrai un jour premier flûtiste dans un autre bon orchestre.

— Tes parents vivent encore ?

— Mon père est mort il y a sept ans, ma mère l'année dernière. »

Elle réfléchit. Puis elle demanda : « Si tu n'étais pas devenu flûtiste pour ton père et si tu avais fait ce que tu voulais, tu serais quoi ?

— Ne ris pas. Lorsque d'abord mon père est mort, puis ma mère, j'ai pensé : enfin me voilà libre et je peux faire ce que je veux. Mais ils sont toujours installés dans ma tête et ils me font la leçon. Il faudrait que j'arrête un an, que je laisse l'orchestre, la flûte, que je coure, nage, réfléchisse, et peut-être que j'écrive comment c'était à la maison, avec les parents et les sœurs. Pour qu'au bout de l'année je sache ce que je veux. Peut-être même que ce serait la flûte.

— J'aurais parfois voulu que quelqu'un me fasse la leçon. Mes parents ont eu un accident de voiture et sont morts quand j'avais douze ans. La tante chez qui je me suis retrouvée n'aimait pas les enfants. Je ne sais pas non plus si mon père m'aimait bien. Il disait quelquefois qu'il serait heureux quand je serais plus grande et qu'il pourrait faire des choses avec moi : ce n'était pas tellement plaisant.

— Cela me fait de la peine pour toi. Comment était ta mère ?

— Belle. Elle voulait que je devienne aussi belle qu'elle. Ma garde-robe était aussi chic que la sienne et, quand elle m'aidait à m'habiller, Maman était merveilleuse, affectueuse, tendre. Elle m'aurait appris comment traiter les copines qui sont des pestes et les copains qu'on doit remettre à leur place. Là, il m'a fallu tout apprendre toute seule. »

Assis sous le parasol, ils étaient plongés dans leurs souvenirs. Comme deux enfants qui se sont égarés et voudraient tant rentrer à la maison, pensa Richard. Il songea aux livres qu'il préférait dans son enfance, où des garçons et des filles se perdaient et survivaient dans des grottes et des cabanes, se faisaient attaquer en voyage et emmener en esclavage, kidnapper à Londres et forcer à mendier et voler, ou bien arracher à leurs montagnes du Tessin et vendre à Milan comme ramoneurs. Avec ces enfants, il avait partagé la tristesse d'avoir perdu ses parents et l'espoir de revenir auprès d'eux. Mais le charme de ces histoires tenait à ce que les enfants se tiraient d'affaire sans les parents. Quand ils finissaient par rentrer à la maison, ils avaient trop grandi pour dépendre encore d'eux. Pourquoi est-il si difficile d'être autonome, alors qu'on a besoin pour cela uniquement de soi-même et de personne d'autre ? Il soupira.

« Qu'y a-t-il ?

— Rien, dit-il en passant son bras autour d'elle.

— Tu soupirais.

— Je voudrais être plus avancé que je ne suis. »

Elle se blottit contre lui. « Je connais cette sensation. Mais est-ce que nous n'avançons pas par à-coups ? Il ne

se passe rien pendant longtemps, et brusquement nous avons une surprise, nous faisons une rencontre, nous prenons une décision, et voilà que nous ne sommes plus les mêmes qu'avant.

— Plus les mêmes qu'avant? Il y a six mois, j'ai été à une rencontre d'anciens de ma classe, et ceux qui à l'école étaient corrects et agréables l'étaient toujours, et les affreux étaient toujours des affreux. Je pense que les autres ont ressenti la même chose. Pour moi, ç'a été un choc. On travaille sur soi-même, on pense qu'on change et qu'on évolue, et les autres vous reconnaissent immédiatement comme celui qu'on a toujours été.

— Vous autres Européens, vous êtes des pessimistes. Vous venez de l'Ancien Monde et vous ne pouvez pas imaginer que le monde devienne nouveau et les êtres humains aussi.

— Allons marcher le long de la plage. La pluie a cessé. »

Ils s'enroulèrent dans les serviettes et arpentèrent la plage en suivant le bord de l'eau. Ils marchaient pieds nus, et le sable humide et froid picotait.

« Je ne suis pas un pessimiste. J'espère toujours que ma vie va s'améliorer.

— Moi aussi. »

Lorsque la pluie reprit de plus belle, ils regagnèrent la maison de Susan. Ils étaient transis de froid. Pendant que Richard se douchait, Susan descendit à la cave allumer le chauffage; pendant qu'elle prenait sa douche, Richard fit un feu dans la cheminée. Il portait la robe de chambre que Susan avait gardée de son père, rouge, chaude, en grosse laine doublée de soie. Ils mirent à sécher leurs vêtements mouillés, et surent faire

fonctionner le samovar qui trônait sur la cheminée. Puis ils se mirent sur le canapé, elle assise en tailleur à un bout, lui à genoux dans l'autre coin, et ils burent du thé en se regardant.

« Je vais sûrement bientôt pouvoir remettre mes affaires.

— Reste donc. Qu'est-ce que tu vas faire, avec cette pluie ? Rester seul dans ta chambre ?

— Je... » Il voulut objecter qu'il ne voulait pas s'imposer, pas l'encombrer, pas bouleverser son emploi du temps de la journée. Mais c'étaient des formules creuses. Il savait qu'elle appréciait sa compagnie. Il le lisait sur son visage et l'entendait dans sa voix. Il lui sourit, poliment d'abord, puis avec embarras. Et si la situation allait éveiller chez Susan des attentes qu'il ne pourrait satisfaire ? Mais alors, dans les livres et les revues près du canapé, elle piocha un livre et se mit à lire. Elle eut l'air si contente en lisant, si tranquille, si détendue, qu'il commença à se détendre lui aussi. Il chercha et trouva un livre susceptible de l'intéresser, mais au lieu de lire il la regarda lire. Jusqu'à ce qu'elle levât les yeux et lui sourît. Il sourit à son tour, enfin détendu, et se mit à lire.

6

Lorsqu'il arriva au bed & breakfast, à dix heures, Linda et John étaient assis devant leur téléviseur. Il leur dit qu'il n'aurait pas besoin de petit déjeuner le lendemain matin, qu'il déjeunerait chez la jeune femme qui habitait la petite maison à un mile de là, et dont il avait fait la connaissance le soir où il avait dîné au restaurant.

« Elle n'habite pas la grande maison ?

— Il y a longtemps qu'elle n'y loge plus quand elle vient seule.

— Mais l'an dernier...

— L'an dernier elle est venue seule, mais elle a eu sans arrêt des visites. »

Richard écoutait Linda et John avec une irritation croissante. « Vous parlez de Susan... » Il s'aperçut qu'ils ne s'étaient présentés que par leurs prénoms.

« Susan Hartman.

— La grande maison avec les colonnes, c'est à elle ?

— Son grand-père l'a achetée dans les années vingt. Après la mort de ses parents, l'administrateur de ses biens a laissé la propriété aller à vau-l'eau, se contentant d'encaisser le loyer sans rien investir, jusqu'au jour où Susan l'a remercié, voilà quelques années, et a remis en état les bâtiments et le jardin.

— Mais ça a dû coûter une fortune ?

— Elle n'en est pas morte. Nous, ici, on est contents : il y avait des gens qui s'intéressaient à la propriété, pour lotir les terrains, découper la maison en appartements ou en faire un hôtel. Ça aurait tout changé, ici. »

Richard souhaita bonne nuit à Linda et John et monta dans sa chambre. Jamais il n'aurait adressé la parole à Susan s'il avait su qu'elle était riche. Il n'aimait pas les riches. Il n'avait que mépris pour les richesses héritées, et considérait comme escroquées les richesses acquises. Ses parents n'avaient jamais gagné assez pour pouvoir donner à leurs quatre enfants ce qu'ils auraient aimé leur donner, et lui, au New York Philharmonic Orchestra, gagnait tout juste de quoi s'en sortir dans cette ville où tout était cher. Il n'avait pas d'amis riches et n'en avait jamais eu.

Il était furieux contre Susan. Comme si elle l'avait mené par le bout du nez. Comme si elle l'avait attiré dans une situation où il était à présent coincé. Était-il coincé? Il n'était pas obligé d'aller déjeuner chez elle le lendemain matin. Ou il pouvait y aller et lui dire qu'ils ne pouvaient plus se voir, qu'ils étaient trop différents, que leurs vies, que leurs mondes étaient trop différents. Mais ils venaient de passer l'après-midi ensemble devant la cheminée, ils s'étaient lu par moments quelques phrases à haute voix, ensemble ils avaient fait la cuisine, mangé, fait la vaisselle, regardé un film, et ils se sentaient bien. Trop différents?

Il se brossa les dents si rageusement qu'il se blessa à la joue gauche. Il s'assit sur le lit, se tint la joue et se fit pitié. Il était effectivement coincé. Il était tombé amoureux de Susan. Juste un peu amoureux, se dit-il. Car que savait-il vraiment d'elle? Qu'aimait-il vraiment en elle? Comment s'accommoder des différences entre leurs vies, entre leurs mondes? Par trois fois, elle trouverait peut-être charmant de manger avec lui dans le petit restaurant italien qu'il pouvait se payer. Est-ce qu'ensuite il faudrait qu'il la laisse l'inviter? Ou bien qu'il s'endette à coups de carte de crédit?

Il ne dort pas bien. Il se réveillait sans cesse et lorsque, à six heures, il se rendit compte qu'il ne se rendormirait pas, il renonça, s'habilla et sortit. Le ciel était plein de nuages sombres, mais à l'est pointait une lueur rouge. S'il ne voulait pas rater le lever de soleil sur la mer, il fallait qu'il se dépêche et coure, dans ses chaussures de ville, qu'il avait mises au lieu de chaussures de sport. Les semelles claquaient bruyamment sur la chaussée, cela fit s'envoler à un moment un vol de grues,

8

Sur les hommes que Susan avait connus dans sa vie, il apprit tout au cours des jours suivants. Il apprit aussi qu'elle désirait avoir des enfants, au moins deux, quatre de préférence. Avec son mari ça n'avait d'emblée pas marché, alors elle ne l'avait plus aimé et avait divorcé. Il apprit qu'elle avait étudié l'histoire de l'art au *college*, puis qu'elle était passée par la *business school*, et qu'elle avait remis à flot une fabrique de petits trains électriques. Elle avait hérité cette entreprise de son père, et l'avait vendue en même temps que d'autres dont elle était héritière. Il apprit qu'elle avait un appartement à Manhattan et qu'elle était en train de le faire rénover, parce qu'elle voulait déménager de Los Angeles à New York. Il apprit aussi qu'elle avait quarante et un ans, deux ans de plus que lui.

Ce que Susan racontait de sa vie débouchait régulièrement sur des projets de vie commune. Elle lui décrit son appartement new-yorkais : le large escalier qui reliait les deux niveaux du duplex, aux sixième et septième étages ; les couloirs larges, les pièces vastes et hautes, la cuisine avec monte-plats, la vue sur le parc. Elle avait grandi dans cet appartement, jusqu'au moment où sa tante, après la mort de ses parents, l'avait emmenée à Santa Barbara. « Je descendais l'escalier sur les rampes et je faisais du patin à roulettes dans les couloirs ; jusqu'à six ans j'entrais dans le monte-plats, et depuis mon lit je voyais la cime des arbres devant ma fenêtre. Il faudra que tu voies cet appartement ! » Elle ne pouvait pas le lui montrer, parce que du Cap elle devait prendre l'avion

pour Los Angeles, afin de préparer son déménagement et aussi celui de son association. « Tu viendras discuter avec l'architecte? On peut encore tout changer. »

Son grand-père avait acheté non seulement le duplex mais tout l'immeuble, dans la Cinquième Avenue, au moment de la crise économique et à un prix intéressant. De même que la propriété du Cap et qu'une autre dans les Adirondacks. « Celle-là aussi, je dois la remettre en état. Est-ce que ça t'amuse, l'architecture? Construire, rénover, installer? J'ai reçu des plans et je les ai ici; tu les regarderas avec moi? »

Elle lui parla d'un couple d'amis qui depuis des années espéraient en vain avoir des enfants, et qui venaient de passer leurs vacances dans une Fertility Farm. Elle en décrit le régime et le programme, qui leur prescrivait leurs heures de sommeil, de gymnastique et de repas, et même celles où ils devaient faire l'amour. Elle trouvait cela rigolo et en même temps un peu effrayant. « Vous autres Européens, vous ne connaissez pas ça, d'après ce que j'ai pu lire. Vous prenez la vie comme un destin auquel on ne peut rien changer.

— Oui, dit-il, et quand le destin veut que nous tuions nos pères et couchions avec nos mères, nous ne pouvons rien y faire. »

Elle rit. « Alors, au fond, vous ne pouvez rien avoir contre la Fertility Farm. Si elle n'améliore pas votre destin, elle ne peut pas non plus y faire du mal. » Elle haussa les épaules comme pour s'excuser. « C'est seulement qu'à l'époque, avec Robert, ça n'a pas marché. Peut-être que ce n'était pas ma faute, c'était peut-être de la sienne, on n'a pas fait de tests. N'empêche que, depuis, j'ai peur. »